

# LE CORONAVIRUS: MORT DE LA MONDIALISATION OU UNE RENAISSANCE?

Amir Taheri

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien *Kayhan* en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, publié onze livres et est chroniqueur pour Asharq Al-Awsat depuis 1987.

----

Est-ce la fin de la mondialisation? C'est la question que nous devons débattre lors d'un colloque à Paris cette semaine avant que le gouvernement nous ordonne tous de nous «confiner» dans nos logements au moins pour les 15 prochains jours. Le concept de mondialisation a atteint une large diffusion lorsque des biens bon marché fabriqués par une main-d'œuvre bon marché en Chine ont commencé à inonder les marchés mondiaux de Tokyo à Tombouctou. Ainsi, si la mondialisation doit prendre fin, il est juste qu'elle se termine également avec une fanfare chinoise sous la forme du coronavirus.

Avant la mondialisation, tout ce qui s'était passé en Chine atteignait le reste du monde comme un écho lointain. Les guerres de l'opium, la série noire de famines, les atrocités commises par divers occupants étrangers, la guerre civile, la guerre de Corée, l'annexion du Tibet et du Turkestan oriental, la mort de millions de personnes sous Mao Zedong étaient tous perçus comme des événements exotiques dans un pays imaginaire éloigné qui n'a affecté le reste du monde qu'incidemment. À la fois fascinante et effrayante, la Chine est l'objet de rêves sur la sagesse extrême orientale et de nombreuses phobies exprimées dans l'avertissement du *péril jaune* de Kaiser Wilhelm.

Moins de trois décennies après le début de la mondialisation, la Chine a été incluse dans notre monde de tous les jours et banalisée comme une autre en tant que puissance économique majeure en quête d'accès aux ressources et d'une part croissante des marchés.

Au début de la mondialisation, l'économie chinoise représentait 3% du produit intérieur brut mondial. Aujourd'hui, la part de la Chine est passée à environ 20%. S'établissant comme le principal centre manufacturier du monde, la Chine a contribué à près de deux décennies de faible inflation et de croissance économique qui ont sorti des centaines de millions de personnes de la pauvreté sur tous les continents. Dans le même temps, la Chine a commencé à développer un appétit pour jouer à la grande puissance.

Jusqu'à présent, le modèle choisi par la Chine est plus proche de celui de la Hollande au cours de sa période de construction d'un empire, c'est-à-dire en se concentrant sur les affaires et le commerce et en évitant de s'impliquer dans la

politique, locale ou internationale, contrairement aux stratégies coloniales britannique et française. qui ont placé la domination politique en tête de l'agenda.

Il y a cependant des signes que la Chine pourrait développer une nouvelle stratégie dans laquelle un contrôle politique plus strict au pays est combiné avec un profil de grande puissance plus élevé à l'étranger. La Chine suit-elle la voie suivie par les puissances coloniales européennes après la conférence de Berlin?

La meilleure réponse est que même si la Chine adoptait une telle stratégie, elle ne serait pas en mesure de la mettre en œuvre. Les puissances coloniales européennes de la Conférence de Berlin ont combiné leur quête de sécurité à l'étranger avec la démocratisation dans leur pays. En Chine aujourd'hui, nous assistons à une configuration différente. En ce qui concerne la quasi-totalité de ses voisins, à l'exception peut-être du Pakistan, comme peu fiable sinon hostile, la Chine fomenté en effet l'insécurité par sa projection de puissance agressive. Cette option agressive est mise en évidence par des plans ambitieux de développement d'une puissance navale de style mers du 19<sup>e</sup> siècle, capable de défier les États-Unis dans le Pacifique et l'océan Indien.

Le sentiment d'insécurité de la Chine à l'étranger est combiné avec le style de plus en plus autoritaire du président Xi Jinping chez lui. Les amis chinois qui avaient accueilli la montée au pouvoir de Xi en tant que promesse de libéralisation regrettent maintenant ce qu'ils appellent «nos illusions enfantines». Certes, la Chine de Xi n'est certainement pas aussi répressive que celle du président Mao à son apogée. Hormis les Ouïghours et les Tibétains qui sont soumis à un contrôle plus strict, la plupart des Chinois jouissent encore de libertés dont ils ne pouvaient rêver avant que Deng Xiaoping n'oriente le pays sur une autre voie. Même à Hong Kong qui bouillonne de protestations, Pékin n'a pas encore enlevé ses gants. Néanmoins, l'optimisme que nous avons constaté lors de notre dernier voyage en République populaire de 2014 semble désormais un rêve lointain.

Le coronavirus maudit est-il le dernier résultat du virage de la Chine vers un plus grand secret et un contrôle plus strict? Il ne fait aucun doute que les grands garçons de Pékin étaient au courant de l'épidémie des semaines avant qu'ils ne l'admettent officiellement. Il est également possible que des considérations visant à sauver la face et des tentatives de dissimulation aient contribué à retarder la prise de décisions nécessaires pour empêcher l'épidémie de devenir une pandémie mondiale.

Comme toujours, la peur et l'insécurité fomentent de petits nationalismes qui considèrent la mondialisation comme un ennemi juré. Dimanche dernier, les élections locales en France, premier test de l'humeur publique dans une grande démocratie après le coronavirus, ont donné aux petits candidats nationalistes un

coup de pouce majeur contre leurs rivaux défenseurs de la mondialisation. La politique de fermeture des frontières dans le monde est davantage inspirée par le désir de rassurer les gens pour que les «étrangers porteurs de virus» soient tenus à l'écart, plutôt que par tout modèle scientifique éprouvé pour faire face à une pandémie.

Cependant, il est de plus en plus clair qu'une pandémie mondiale ne peut être traitée uniquement par des efforts locaux. Au contraire, une plus grande mise en commun des ressources est nécessaire pour sauver les sociétés les plus sans défense de la catastrophe totale. Une coopération mondiale est également nécessaire pour accélérer la mise au point d'un vaccin, le rendant accessible aux riches comme aux pauvres.

Et cela sans oublier la nécessité d'une coopération mondiale pour faire face aux conséquences économiques de ce qui pourrait s'avérer être la crise la plus grave depuis les années 1920, qui a poussé le monde au bord du gouffre.

Loin d'appeler à un enterrement de la mondialisation en tant que concept, nous devons peut-être travailler à sa renaissance dans un concept plus large qui va au-delà des questions commerciales, d'échanges et économiques pour inclure également les domaines moraux, culturel et politique.

Certes, cela ne signifie pas que nous devrions tous nous conformer à un seul modèle d'existence, quelque chose que la nature humaine, si une telle chose existe, fuirait dans la plupart des circonstances. Mais un système mondial fondé sur des règles pourrait également signifier une mesure de transparence, une participation populaire à la prise de décisions, une libre circulation de l'information et un partage systémique des ressources scientifiques et technologiques pour faire face aux urgences mondiales.

La situation guerrière que le coronavirus a imposée à presque tous, riches et pauvres, doit nous rappeler que nous vivons dans une seule réalité mondiale dans laquelle le battement d'ailes d'un papillon en Amazonie pourrait affecter le monde entier

# INCERTITUDE DANS UN MOMENT SOMBRE

Amir Taheri

---

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien Kayhan en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, publié onze livres et est chroniqueur pour Asharq Al-Awsat depuis 1987.

---

Quel que soit son dénouement, la crise actuelle du coronavirus pourrait finir par affecter l'autorité des élites politiques, économiques, médiatiques et scientifiques qui façonnent l'opinion publique mondiale. La fonction des élites, et leur palourde à la légitimité, a été liée à leur capacité à créer la certitude, au mépris de tous les Cassandras.

Cependant, la crise actuelle, qui a éclaté comme un tonnerre, a réaffirmé l'évanescence, voire l'incertitude, des affaires humaines. Il y a quelques semaines à peine, la sagesse reçue était que les bourses continueraient de grimper tandis que Donald J. Trump se dirigerait vers un second mandat et que l'Union européenne après le Brexit se contenterait d'une période de croissance anémique au bord de la récession. À l'échelle mondiale, les élites ont colporté la certitude de poursuivre leurs activités comme d'habitude.

Et pourtant, ce que nous avons maintenant, c'est une incertitude sur un degré que l'on n'a pas vu de mémoire récente. Déjà, l'agenda du Brexit en Europe est retardé, sinon déraillé, car la lèvre supérieure rigide du Premier ministre britannique Boris Johnson est moins impressionnante sous un masque chirurgical. Avec des avions français transportant par bateau des Britanniques abandonnés des quatre coins du monde et des avions britanniques fournissant le même service aux touristes européens, l'ancienne union, maudite par les Brexiteurs, n'a pas l'air aussi morte que Boris l'espérait.

En Grande-Bretagne même, Boris a été forcé de reporter les élections locales et municipales de toute une année, ajoutant au sentiment d'incertitude.

Le processus politique ralentit également aux États-Unis, les deux parties étant obligées de mettre la campagne présidentielle au ralenti. Le président Trump ayant perdu sa principale revendication de succès, la santé robuste de Wall Street, sa réélection n'est plus aussi certaine que le prétendent les experts. Il y a aussi de l'incertitude dans le camp des démocrates. Est-ce que suffisamment d'Américains seront séduits par le mantra de la «fin du capitalisme» pour aller vers Bernie Sanders et une Amérique socialiste ou choisiront-ils Joe Biden un autre septuagénaire qui représente le retour vers l'option future?

En Chine, berceau du virus, l'incertitude est illustrée par le report, sine die, du congrès du Parti communiste qui devait déclencher une purge massive et consolider la position du président Xi Jinping pendant au moins une décennie de plus.

En France, Emmanuel Macron a utilisé le coronavirus comme excuse pour abandonner virtuellement les réformes clés qui devaient rendre sa présidence différente des termes complaisants et inefficaces de ses trois prédécesseurs. Il a également reporté le deuxième et crucial tour des élections municipales et municipales qui aurait pu voir son parti En Marche (Marching On) battu aux urnes.

Au Japon, l'amendement controversé de la Constitution, pour permettre à la nation de se réarmer et, si nécessaire, de mener des guerres étrangères, a été mis en veilleuse. L'incertitude jette également son ombre sur la magie constitutionnelle pour maintenir Vladimir Poutine au pouvoir aussi longtemps que l'ange de la mort le permet.

En Italie et en Espagne, les deux pays européens les plus touchés par la pandémie, les gouvernements minoritaires tremblants utilisent l'incertitude pour prolonger leur vie.

L'incertitude peut également affecter la politique en Iran, où le «guide suprême» Ali Khamenei a peut-être ralenti son offre de prise de pouvoir exclusive, dans l'espoir que Hassan Rouhani, le président malchanceux, finira par porter le bidon pour le désastre causé par la pandémie.

Le ralentissement de la lutte pour le pouvoir est également perceptible en Irak, où la peur de faire face à la pandémie a freiné l'enthousiasme de nombreuses personnalités ambitieuses, permettant au statu quo instable de perdurer. Le statu quo chancelant se prolonge également en Afghanistan, où le dernier cycle de la lutte pour le pouvoir entre Pahstun et Tadjik a perdu une grande partie de son intensité tandis que le curieux «accord» que les États-Unis ont signé avec les talibans s'estompe à l'arrière-plan.

Sur une note positive, la pandémie a peut-être ralenti la ruée tragique de l'Inde vers une grande guerre civile hindoue-musulmane qui menaçait de déchirer sa démocratie.

L'incertitude en question a également rendu inévitables certaines décisions «impensables», notamment le report des Jeux olympiques de Tokyo. Il est également question de reporter ou de déplacer la Coupe du monde de football au Qatar sous prétexte que l'annulation et / ou le report de la plupart des tournois, y compris la Coupe d'Europe, ont bouleversé l'ensemble du calendrier sportif mondial.

Un autre «impensable» qui s'est produit est l'absence des États-Unis d'un rôle de premier plan pour freiner et vaincre la pandémie. La Chine, la Russie et Cuba ont tenté de combler au moins une partie du vide ainsi créé et, espérons-le, de redorer leurs images ternies en tant que régimes despotiques.

Les élites mondiales ont toujours construit leurs prédictions sur la loi de causalité, l'association d'une cause à chaque effet et la séquence temporelle de cause à effet. Depuis Immanuel Kant et Pierre Simon Laplace, les chercheurs et les scientifiques ont supposé que si l'on connaît la position exacte d'une particule à un moment donné, on peut prédire sa position exacte et sa vitesse à tout moment dans le futur.

À partir du milieu des années 1920, un certain nombre de scientifiques européens, dont Bohr, Born, Jordan, Pauli et Dirac, ont contesté cette certitude, arguant que l'étude des phénomènes devrait tenir compte de la possibilité de sauts et de discontinuité. Werner Heisenberg a poussé cette thèse un cran plus loin avec son concept d'incertitude. Il a écrit: «La loi de cause à effet affirme que si nous connaissons le présent, nous pouvons calculer l'avenir. Ce n'est pas la conclusion qui est fautive, mais la prémisse. »

Il n'est pas surprenant que Heisenberg soit arrivé à sa thèse pendant la crise d'incertitude qui a frappé l'Allemagne sous la République de Weimar tandis que le reste du monde soi-disant civilisé a fait face au krach économique mondial.

Le système mondial doit-il repenser sa fascination, pour ne pas dire son obsession, de la vitesse et apprécier le ralentissement individuel et collectif imposé par la pandémie? La question n'est pas impertinente si l'on considère que l'on confond souvent hâte et vitesse alors que nous aspirons à la permanence alors que notre réalité est celle de l'évanescence pour ne pas dire de la précarité.

Incertain, sauts et discontinuité; des mots clés dans un nouveau vocabulaire auquel nous devons réfléchir. Ils aident à freiner notre orgueil mais peuvent également tempérer tout désespoir que nous pourrions ressentir à ce moment sombre. Si le meilleur que nous espérons il y a quelques mois ne s'est pas produit, il n'y a aucune raison pour que le pire que nous craignons maintenant se produise. La beauté de l'incertitude est qu'elle fonctionne dans les deux sens

---